

*Les ancrs et les canons du fort qui domine la ville de Port-Royal, dans l'île de la Jamaïque. Le flibustier Henry Morgan avait établi ses quartiers dans cette ville qui « étincelait de pierres précieuses et de trésors gaspillés et dont s'élevait une violente odeur de tous les vices de la chrétienté. »*  
(Roger-Viollet)



## Henry Morgan chez lui, au port des orgies

PAR W. A. ROBERTS

*« Repaire de boucaniers, quartier général de Henry Morgan, le plus célèbre et le plus audacieux des flibustiers anglais, Port-Royal – port de l'île de la Jamaïque, celle-ci enlevée en 1655 par des soldats de Cromwell aux Espagnols – était, dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle tout éclaboussée de sang – sang des blessés revenant des expéditions guerrières, sang des hommes tombés dans les rixes bruyantes de ses rues et sang de certains condamnés exécutés hors de la ville à la « pointe du gibet ». Elle étincelait de pierres précieuses et de trésors gaspillés et d'elle s'élevait une violente odeur de tous les vices de la chrétienté. »*

*C'est ainsi que W. Adolphe Roberts présente dans Morgan amiral des boucaniers (Payot) le repaire très sûr du flibustier anglais. Celui-ci devait faire par la suite une carrière officielle, puisque le gouvernement anglais le nomma, en 1674, gouverneur de la Jamaïque. Pourtant, en 1683, on le démit de ses fonctions, son comportement étant resté trop visiblement celui d'un « boucanier ». Nous allons en juger : voici l'illustre « Rouquin » chez lui, à Port-Royal...*

**E**n cet après-midi de janvier 1668, Morgan avait trente-trois ans environ. On connaît l'année de sa naissance, mais non le mois ou le jour. Il marchait l'air fier dans les rues couvertes d'une épaisse couche de sable fin à moitié formé de poussières de coraux. Il était quatre heures du soir et le vent alizé tombait. Depuis midi ce vent doux et salubre que les gens des Antilles appellent le « médecin » avait agité les palmiers situés sous le vent de la ville. Avant son arrivée le port était dévoré par le soleil, un frémissement de chaleur presque tangible planait au milieu des maisons et brillait au-dessus

des eaux immobiles et semblables à un miroir. En cette saison, supposée tempérée, bien des gens du nord auraient été ennuyés; mais Morgan ne se souciait guère de la chaleur. Sa résistance à ce climat et à ses maladies exotiques, qui tuaient comme des mouches tant d'Européens à leurs premiers contacts avec les tropiques, a été une des raisons secondaires de son élévation à de hautes fonctions.

Marchant hâtivement et d'un pas léger qui dissimulait entièrement son obésité, Morgan descendit la moitié du pâté de maisons; il passa le long de maisons d'où des yeux féminins enthousiastes le suivaient à travers



les « jalousies » : puis il entra dans une taverne. C'était une pièce occupant tout le rez-de-chaussée de la maison et n'ayant de fenêtres que du côté de la rue. Les propriétaires de tavernes trouvaient bon d'avoir leur dos fermement appuyé à un mur solide et de ne pas offrir à des rôdeurs la tentation de tirer des coups de pistolet sur leurs ennemis d'un côté où on ne pouvait les surveiller.

Une planche de cèdre posée sur une rangée de tonneaux vides servait de comptoir. L'endroit était suffoquant et les boissons n'étaient pas rafraîchissantes. On ignorait alors la glace des tavernes modernes et il fallait boire son vin ou son rhum à la température du tonneau. Quelques vins en bouteilles étaient conservés dans de grandes jarres de terre pleines d'eau, ce qui les rafraîchissait un peu. Mais seuls les raffinés s'en préoccupaient, et Morgan n'était pas de ceux-là. Lui ne prenait que du rhum sec.

### Une inaction qui pèse

Il entra en souriant une grimace et en regardant avec attention tout autour de lui, puis il agita son chapeau dans une sorte de salut; il vit que la pièce était remplie par des coquins. Beaucoup d'entre eux avaient navigué avec lui dans des expéditions de pirates. Il en avait connu d'autres pendant son séjour à Port-Royal. Mais ses rares confidents et lieutenants étaient absents, et dans la masse populaire sa réputation d'être fier était bien établie. Aussi le laissa-t-on boire seul jusqu'à ce qu'on ne pût y tenir davantage : on commença alors à faire cercle autour de lui.

Avec quelque émotion craintive un orateur vint demander quand on pouvait s'attendre à voir finir cette période d'inaction à terre; en un

mot quand l'amiral comptait lancer une autre expédition. Les hommes, ajouta-t-il, commençaient à être vraiment à sec d'argent courant.

Morgan répondit; sa voix faisait un bizarre grondement de tonnerre au fond de sa gorge et elle disait qu'il était las des petites expéditions avec un ou deux navires, las des prises de petites chaloupes chargées de bois de Campêche, las de courir bordées sur bordées entre les îles avec l'espoir de forcer quelque vilain galion qui pouvait ou non avoir à son bord quelque trésor. La campagne avec Mansvelt avait changé tout cela. Ce n'est pas que Mansvelt ait eu des idées grandioses, mais Mansvelt était mort et c'était lui, Henry Morgan, qui avait chaussé ses bottes. Là était toute la différence. La Confédération des Boucaniers d'Amérique l'avait librement élu pour chef et c'était maintenant le devoir des Frères d'attendre ses ordres au lieu d'essayer de lui forcer la main. Quand il aurait fait des plans dignes de leur courage, il ne manquerait pas de le leur faire connaître.

Puis sans laisser à qui que ce fût une chance de lui répondre, il changea brusquement de sujet et demanda si, dans les gens présents, il n'y en avait pas avec lesquels il n'eût pas encore conféré et qui eussent été dernièrement sur les côtes de Cuba.

Deux pirates français s'avancèrent et lui racontèrent, en un anglais incroyablement corrompu, qu'un mois auparavant ils étaient partis de l'île de la Tortue sur une chaloupe. Ils avaient doublé le cap Maisi et, pendant près de trente milles, avaient serré les côtes de Cuba. Par suite de l'activité des nombreux navires de guerre espagnols, ils n'avaient trouvé aucune occasion de pillage. Ces pirates avaient été heureux d'éviter une

capture et n'avaient réussi à l'éviter qu'en se prétendant des pêcheurs. En fait, ils avaient été obligés de pêcher pour se nourrir.

### Le retour de Morris

Morgan ne prêta guère attention aux détails de leurs aventures. Son intérêt se concentra sur les navires de guerre espagnols, sur leur nombre exact, leur armement, et sur le fait de leur concentration aux environs de Santiago de Cuba.

Les Français l'avertirent aussi que s'il désirait avoir des nouvelles de cette partie du monde. Il n'aurait pas longtemps à attendre. Un trois-mâts barque avait été signalé à midi au large de Port-Royal, et l'on croyait reconnaître le navire commandé par John Morris, célèbre corsaire. Depuis des mois Morris croisait entre la Jamaïque et Cuba, la plupart du temps sans succès. On espérait que cette fois il ramènerait au port une belle cargaison de butin.

Ces nouvelles de Morris étaient très bienvenues pour Morgan. Depuis qu'il n'était plus un « bleu » parmi les boucaniers, il avait navigué de temps à autre avec cet homme plus âgé que lui et tous deux avaient servi sous les ordres de Mansvelt. Si Morris arrivait à terre venant de Cuba, il n'y avait personne que Morgan désirât voir davantage.

Il avala un dernier verre de rhum, paya ses consommations d'une poignée de pièces d'argent jetées négligemment sur le comptoir et quitta la taverne d'un pas léger. Dehors l'atmosphère était devenue douce et embaumée. Le vent alizé s'était mollement affaissé jusqu'à devenir un zéphyr. Mais Morgan eut à peine le temps de s'en apercevoir : à peine était-il dans la rue qu'une clameur s'éleva du rivage.

Elle indiquait que John Morris devait jeter l'ancre et l'« amiral » se hâta pour ne rien manquer de la scène.

Ce qu'il vit lui était de longtemps familier, mais ne manqua pas de lui plaire. Comme il regardait, ses narines s'enflaient et frémissaient. Le trois-mâts qui venait d'arriver jaugeait environ cent tonnes, il avait une poupe élevée et ses plats bords s'incurvaient jusqu'à n'être plus qu'à quelques pieds de l'eau, vers le milieu du navire. Il était venu s'accoster au rivage, et l'on posait des planches entre lui et la série de pilotis qui servait de quai. Moins grand que les navires cités par Richard Blome, il n'était pas forcé de décharger sur des ras. Son pont était encombré d'hommes en pantalons de coton et en chemises déchirées, la tête entourée de mouchoirs qui n'avaient pas l'élégance du madras rouge de Morgan. Leurs cheveux non peignés pendaient en mèches droites sous les plis de l'étoffe derrière la tête. Leurs moustaches tombaient comme de sales queues de rat et depuis des semaines leurs mentons n'avaient pas été rasés : c'étaient des corsaires et il était difficile, en tenue de mer, de reconnaître les officiers des autres membres de l'équipage.

### Prisonniers et butin

Leurs prisonniers, par contre, ressortaient vivement de leur masse : un couple d'officiers espagnols aux figures livides, aux riches vêtements de soie étaient attachés, pour effet de scène, le dos au mât. Chose significative, il n'y avait pas d'Espagnols de rang moindre. Une demi-douzaine d'esclaves noirs mâles étaient enchaînés. Une douzaine de jeunes négresses entièrement nues



se promenaient dignement au milieu de leurs nouveaux maîtres. A la vue des femmes, un hurlement de joie s'éleva du rivage : on cria de les envoyer les premières à terre et les compagnons de John Morris répondirent à cette suggestion par de joyeuses dénégations.

On sortit des cales une grande diversité de marchandises, on les fit passer sur les planches de débarquement et on les entassa sur le sable. Le butin de ce genre n'avait pas été important. Il y avait des sacs de sucre, des barils de rhum, des ballots de tabac en feuilles et quelques pièces de drap : les usuriers marchands de Port-Royal ne voudraient pas en donner plus de trois cents pièces de huit.

De toute évidence, ce butin avait été conquis sur un seul navire ordinaire, et il n'y avait pas de galion dans l'affaire. Par contre, les esclaves nègres et les femmes devaient trouver un beau prix.

Morgan aperçut tout cela, et sans aucun doute l'apprécia en souriant.

Les femmes noires attiraient ses regards et il se réjouissait de la présence des deux prisonniers espagnols. On pouvait espérer leur arracher des renseignements, bien que Modyford, le gouverneur, fût si difficile qu'on ne pouvait songer à appliquer la torture physique sur le sol de la Jamaïque. Depuis longtemps Morgan avait reconnu son ami Morris dans la foule, et en tant que chef de la confédération des boucaniers, Morgan aurait pu monter à bord s'il avait voulu, pour converser avec lui. Mais Morris était tout absorbé par son travail et l'« amiral » se contenta d'attendre.

Avant que la cargaison eût été à demi déchargée, la prompte nuit tropicale tomba brusquement comme une éclipse. On suspendit des fanaux aux flancs du navire et on en posa çà et là sur les sommets plats

et ronds de quelques pilotis. Sur la plage en demi-lune on planta en cercle quelques torches. Les cris et les jurons des boucaniers, la clameur des centaines de spectateurs avaient considérablement cru en importance depuis que la nuit avait recouvert cette scène sauvage.

Le travail s'acheva enfin et Morris marcha fièrement à terre, suivi par les négresses nues qui se balançaient sur leurs hanches en bombant leurs dures poitrines. De chaque côté de leur troupe, une bande de corsaires les protégeaient des mains avides de la foule. En queue de la procession les esclaves mâles trébuchaient dans leurs chaînes.

On vit pourquoi le capitaine Morris s'était tant pressé de faire son déchargement, au lieu d'attendre au lendemain matin. Il voulait transformer immédiatement ses pillages en monnaies sonnantes. Des marchands et des courtiers se précipitèrent sur lui, et embrouillèrent sa tête peu accoutumée aux chiffres par leurs confuses estimations de telle ou telle chose. En moins de dix minutes, il avait accepté une offre ridiculement faible pour les marchandises. Avant qu'il n'eût pu changer d'idée, des sacs de monnaie étaient déposés devant lui. Il vendit ensuite ses nègres mâles en consentant un sacrifice plus grand encore, étant donnée leur valeur. Mais il refusa énergiquement de vendre les femmes avant le lendemain. Exaspéré par un acheteur qui l'importunait, il expliqua avec des jurons effroyables qu'il voulait s'amuser dans les tavernes avec les donzelles pendant toute la nuit avant de s'en débarrasser.

A travers la foule, Morgan s'était frayé un chemin jusqu'auprès de Morris; et en riant il lui avait donné des coups dans les côtes : « Allons, matelot ! » lui dit-il en employant l'expression usuelle des boucaniers

pour dire camarade : « il ne manque pas de catins ici. Et des blanches à prendre ! Toute une cargaison en est arrivée de Londres il y a quelques jours. »

Les yeux de Morris brillèrent de joie à la vue de Morgan. Quelques grognements incohérents reculèrent l'éternelle question des femmes. Il était pressé de raconter l'histoire de son expédition qui, si elle n'avait pas donné d'autres résultats que la capture d'un caboteur, allait lui permettre de remettre environ cent pièces de huit à chacun de ses vingt hommes d'équipage, d'en garder quelques centaines pour lui-même et de donner, bien entendu, un pourcentage à l'amiral. Il avait eu la chance de trouver une caisse d'argent monnayé dans la cabine du capitaine espagnol. Puis après coup il ajouta avoir laissé une flotte de dix petits navires boucaniers, moitié anglais et moitié français, en train de croiser dans les cayes au sud de Cuba. Leurs capitaines lui avaient fait dire qu'ils étaient prêts à suivre Morgan « dans toute expédition que ce dernier déciderait, pourvu qu'il y eût chance de gros pillage ».

## Le partage

L'amiral écoutait et approuvait de la tête, gardant, selon son habitude, ses réflexions pour lui-même. En remontant gravement la rue en direction des tavernes, il se contenta de poser à Morris des questions sur les Espagnols. Leurs navires de guerre se montraient-ils actifs ? Y avait-il vraiment à craindre une attaque de leur part sur Port-Royal ?

Morris répondit en blasphémant que l'océan était couvert par les voiles de ces misérables hidalgos. Mais quant à les voir se risquer à l'attaque d'une place aussi forte que Port Royal...

« Gardez les opinions qu'il vous plaira d'avoir, mais répandez le bruit qu'ils viendront sûrement bientôt, interrompit Morgan, je dois voir le gouverneur cette nuit, et j'ai un projet. Est-ce qu'il n'y a pas davantage à apprendre des officiers espagnols vos prisonniers ? »

« Je les ai fouettés et je leur ai brûlé la plante des pieds avec des fers rouges, et ils n'ont pas voulu parler, répondit Morris avec dégoût. Je leur ai donc coupé la langue. »

Morgan haussa les épaules.

Aller de suite voir Modyford en emmenant John Morris comme témoin aurait bien fait l'affaire de Morgan. Mais il ne pouvait songer à gâter l'orgie que John se promettait depuis des semaines. Et Morgan ne regrettait pas cette concession, il aimait bien les orgies, bien qu'il fût marié depuis deux ans environ à sa cousine, Marie-Elisabeth, fille de feu le colonel Edward Morgan, ancien sous-gouverneur de la Jamaïque.

La troupe des boucaniers et de leurs suivants devenait de plus en plus bruyante et tumultueuse. Elle arriva aux tavernes et pénétra dans celle où Morgan avait bu du rhum dans l'après-midi. La première chose à faire était le partage de l'argent gagné dans l'expédition; Morris y procéda sur la grande table d'acajou, distribuant les tas de pièces d'argent et n'acceptant aucune plainte. Il devait y avoir une distribution supplémentaire le lendemain après la vente des négresses.

Des cris de joie retentirent après la paie du dernier homme. Les pirates se dispersèrent au comptoir et aux petites tables. Là ils hurlèrent pour avoir des liqueurs fortes et se mirent immédiatement à dépenser leur argent sans compter. Ils commandèrent aussi des repas plus civilisés que ceux qu'ils avaient pu avoir en mer. Mais les menus se limitèrent à d'énormes morceaux de bœuf



grillé, au pain et à quelques fruits des tropiques.

## Ivresse et orgie

Une heure plus tard la bande était ivre et gorgée de viandes. Leurs appétits se tournèrent vers les femmes et ils crièrent aux négresses de danser. Ces dernières avaient lourdement mangé, mais cela ne les empêcha pas de sauter en rond avec énergie en se frappant les fesses sans pudeur, en secouant leurs poitrines et en éclatant en rires sauvages. Quand la fantaisie lui survenait, un homme se levait, saisissait une des femmes bondissantes et l'entraînait dans le corridor voisin. L'orgie grandissant toujours, on n'alla même plus dans le corridor, la première place libre sur le plancher était bonne. Morgan était secoué d'une joie sardonique et une foule de spectateurs s'était amassée contre les ouvertures de la porte et des fenêtres pour contempler le spectacle d'un œil d'envie.

Le vent alizé était depuis longtemps tombé. La fraîcheur qu'il avait apportée avait peu à peu cédé la place à la chaude torpeur d'une nuit tropicale. La taverne congestionnée devenait la place la plus brûlante de cet enfer.

Tout à coup, les boucaniers se lassèrent des négresses. Ils réclamèrent à grands cris des filles blanches, et on en fit venir une douzaine des maisons spéciales d'une rue voisine. C'étaient de misérables créatures à l'air dissolu et que le climat avait déjà touchées; mais elles étaient habillées de vêtements qui paraissaient luxueux et élégants aux yeux des loups de mer. Bien corsetées dans des robes à taille haute, qui bouffaient autour de leurs hanches, chaussées de petits souliers de satin, ces filles paradaient avec un air de coquetterie et paraissaient

accorder une faveur quand elles s'asseyaient sur des genoux recouverts d'étoffes de coton sales et tachées de sang.

John Morris dépassait ses compagnons dans l'explosion générale de joie. Il tapait du poing sur la table et grondait des approbations. Il nourrissait évidemment une nostalgie pour les femmes blanches.

## Le prix de la nudité

Les hommes continuaient à réclamer des danses et les filles de Londres se mirent à ricaner. Il leur fallait de la musique jouée par un violon pleurnichard, elles ne connaissaient qu'une sorte de gigue et ce n'était pas excitant. Chose inévitable, quelqu'un leur cria de retirer leurs vêtements. Elles refusèrent, ce n'était pas une question de vertu, mais elles n'avaient pas l'habitude d'exposer leurs charmes en public sans être payées : elles n'étaient pas des esclaves nègres.

Morris cria que si elles voulaient de l'argent, elles en auraient et il répandit des pièces de monnaie sur le parquet; ses camarades l'imitèrent en jetant des poignées de réaux et çà et là un doublon d'or. Les femmes s'entassèrent dans les coins, mais sans se montrer davantage prêtes à les satisfaire.

« Toi, cria le capitaine en désignant une blonde grassouillette. Cent pièces de huit si tu te déshabilles ici. »

La fille bredouillait, embarrassée, et secouait la tête.

« Deux cents pièces de huit, cinq cents », hurla Morris.

« Cinq cents pièces de huit pour cela? » répéta la fille abasourdie.

« Oui! Nom de nom! Je suis un homme de parole. »

Elle hésita une seconde, puis se déshabilla. Un instant après, elle

était comme Eve avant le péché, et ayant repris assurance elle se montrait dans un large cercle. Son corps rose et gras était marqué sur le torse par des raies tracées par les baleines de son corset. Les boucaniers bouillonnaient, hurlaient et écumaient d'une joie débridée devant ce spectacle. Morris était le plus démonstratif de la bande, il frappait la table de ses deux poings et exprimait sa satisfaction par des grondements tonitruants. Il tira de sa bourse le prix convenu et paya avec un compliment.

Henri Morgan assis tournait du doigt sa moustache en souriant doucement. C'était un spectacle amusant, mais quels cerveaux brûlés que ces hommes! La plus grosse part du bénéfice de Morris dépensée uniquement pour voir une catin de Londres nue sur le plancher. Pour beaucoup moins du dixième de la dépense il aurait pu avoir cette fille à lui seul dans une chambre bien close et pendant la nuit entière. C'était sans doute le contraste avec les négresses auxquelles ils étaient accoutumés qui l'avait excité, lui et ses matelots. Cela et puis le ragoût de la résistance que les négresses étaient trop simples pour offrir. Des cerveaux brûlés et des singes!

Morgan lui-même, quand l'idée lui en venait, était un extraordinaire noceur et aussi un grand buveur et un joueur enragé. Mais il était trop fier pour laisser la canaille participer à ses débauches avec les femmes; sauf dans des occasions épiques, comme après une bataille, lorsque l'élément de sadisme jouait un rôle considérable.

## Chez le gouverneur

Comme l'atmosphère de la taverne devenait insupportable, il se joignit aux boucaniers pour for-

cer le patron et les employés de la taverne à rouler dans la rue quelques barils de rhum et de vin de Madère. A la lueur des torches les pirates continuèrent leur orgie au dehors, tirant la liqueur au robinet et jouant des pièces d'or espagnoles sur le haut des barils. Morgan participa volontiers à ce jeu.

Un peu avant minuit, il se leva, en apparence en très bon état, malgré la quantité de rhum qu'il avait bue. Il jeta un regard sur Morris, noyé dans l'alcool, et considérant que son état ne laissait pas d'espoir, il partit seul pour voir le gouverneur, sir Thomas Modyford.

Il frappa à la porte de la résidence officielle jusqu'à ce qu'un esclave l'introduisît. Ce n'était pas une heure régulière pour une visite, mais Morgan avait bien deviné en supposant que le gouverneur était encore debout, en train de boire un verre avant de s'endormir.

Il ne nous est resté aucun portrait de Modyford, mais on nous le décrit comme un bel homme, bien habillé et qui avait une grande faiblesse pour le vin de Porto.

Son amitié personnelle pour Henry Morgan est restée ferme pendant les bons et les mauvais jours, et il faut se souvenir que cette amitié a commencé quand ce jeune homme était pratiquement un hors la loi.

## Enrôler les boucaniers

Morgan s'assit, enleva son chapeau de la main gauche et raconta au gouverneur l'arrivée de John Morris et de son butin. Il ajouta que de petites prises de cette nature ne ruineraient jamais l'Espagne et ne rendraient pas la Jamaïque bien sûre pour les Anglais. La grosse affaire était que Morris avait rapporté des nouvelles qui confirmaient l'opinion personnelle de Morgan et les rumeurs entendues depuis quel-



ques semaines : les Espagnols rassemblaient une flotte importante à Cuba, sans doute dans l'intention d'attaquer Port Royal.

Le gouverneur demanda par la mort-dieu ce qu'il pouvait y faire? Et il reçut une réponse qui devait avoir des conséquences historiques.

La solution, répondit Morgan, était à chercher dans la confédération des boucaniers et dans l'utilisation intensive de ceux-ci. Les boucaniers n'avaient-ils pas prouvé leur valeur pendant la guerre anglo-hollandaise? Ils n'en avaient encore prouvé qu'une faible partie. Modyford avait alors consenti à négocier avec eux, et il avait encore été plus loin quand il avait aimablement pris connaissance de l'élévation de Morgan à la haute direction des frères de la côte. Ce dernier fit en outre remarquer qu'il ne faisait que répéter ce qu'ils avaient déjà discuté une douzaine de fois. Mais voilà une nouvelle suggestion : engageons les boucaniers à agir promptement et ensemble contre la flotte qui menace la Jamaïque. Or on ne doit y réussir qu'en les faisant opérer sous un chef qui aurait une commission du roi d'Angleterre. Sans cela ils préféreront attaquer individuellement des navires marchands et se procurer ainsi des bénéfices faciles. Donnez de la dignité aux boucaniers, transformez en loyaux sujets du roi ceux qui sont de nationalité britannique, faites des alliés utiles avec les boucaniers étrangers. Donnez à leur amiral (Morgan lui-même) un pouvoir légal : il est prêt à brandir l'épée de l'Angleterre contre les papistes espagnols dans ces eaux de l'Amérique.

### Pour la domination britannique

Modyford s'agitait sur son fauteuil : il dit qu'en effet le danger

de l'invasion donnait une nouvelle tournure à la question. Le roi lui avait donné pouvoir d'employer comme il l'entendrait tout boucanier. En fait il avait préparé un ordre de commission royale portant le nom de Morgan, mais il ne l'avait pas signé. Il pensait agir seulement en un moment de crise. Et maintenant il était tout disposé à favoriser une croisière sur les côtes de Cuba, en vue de reconnaître l'exactitude des projets supposés d'attaque espagnole contre la Jamaïque. Rien d'autre. On pourrait observer les navires espagnols, prendre çà et là quelques prisonniers pour en tirer des informations. Ce serait un service important.

« Il n'y en a pas de plus important? Si votre papier est là, je vous supplie, Thomas, de le signer pour l'amour de Dieu et l'honneur du roi », gronda Morgan comme un lion rugit : il savait fort bien utiliser les qualités persuasives des roulements de tonnerre qu'il poussait du fond de sa gorge.

Le gouverneur tira un papier d'un tiroir, le regarda fixement, puis griffonna en grimaçant une signature au bas.

« Si vous ne jouez pas franc jeu avec moi, Henry, je viens de signer la ruine de ma carrière. »

Morgan l'embrassa et le rassura.

Ils venaient d'adopter une politique, pour le moment insignifiante en apparence, mais qui devait en réalité consolider la domination britannique jusqu'au Massachusetts dans le nord. Une figure grandiose, dont l'importance a jusqu'ici été méconnue par les écrivains qui en ont parlé, allait surgir du mélodrame de la piraterie pour entrer dans l'activité légitime de la politique et de la guerre.

W. A. ROBERTS ■



« Carte du Continent de l'Amérique et de ses Isles Principales » tirée de l'ouvrage de Dexamelin et datant de 1686. Le célèbre flibustier anglais Henry Morgan avait établi son repaire dans le port de Port-Royal, sur l'île de la Jamaïque, au sud des possessions espagnoles d'« Hispaniola » et de Cuba. (Doc. Bibl. Nat., Paris - Ph. Historama)



Après une carrière fort agitée dans la flibuste, le pirate Henry Morgan avait été nommé gouverneur de la Jamaïque par le gouvernement anglais. Il fut démis de ses fonctions au bout de neufs ans, car son comportement était resté trop visiblement celui d'un boucanier. (Ph. Bibl. Nat., Paris)

Le port Saint-Jacques dans l'île de Cuba. Le pirate Morgan avait appris que les Espagnols rassemblaient une flotte importante à Cuba afin de s'attaquer aux possessions anglaises de Port-Royal. Il reçut une commission du roi d'Angleterre et dirigea une opération de flibuste contre ces navires. (Ph. Bibl. Nat., Paris)

